

CIMETIÈRE RUSSE

Gilles Bourdeau
2009

PARTANCE

Ce recueil comporte quatre dimensions *Jardin, Ombres, Pèlerinage* et *Présence*. Il demeure l'exploration d'une expérience unique d'illumination. Par une journée d'été, en 1985, j'ai visité la ville de Rawdon. En circulant, mon regard a été attiré par un cimetière. Après y être entré, j'ai éprouvé une intensité de lumière et de vie qui se dégageait de l'espace sacré et de chaque tombe, des fleurs et des bougies déposées avec tant de respect devant les croix ou sur le sol. Il me semblait marcher dans un lieu d'espérance et découvrir de la vie. Attendant au cimetière, j'ai aperçu une petite église russe entretenue par un jardinier. J'appris plus tard que le jardinier était aussi un moine. Avec une grande vénération, j'ai quitté cet espace qui ne m'a jamais quitté. Il demeure en moi une expérience spirituelle profonde.

Ce lieu sacré est la mémoire vivante de fidèles défunts d'une communauté chrétienne de russes orthodoxes émigrés dans cette région lors de la débâcle de l'empire russe sous le choc de la révolution bolchevique. De là, le titre de ce recueil qui doit tout au lieu et à sa signification historique et spirituelle: *Cimetière russe*. Tous les textes ont surgi au fil des années, de 1985 à 1996, pour former une famille émotionnelle et littéraire. À plusieurs reprises, j'ai repris ces textes pour les approfondir et commencer à les partager, entre autres en 1999, 2002 et 2005. La présentation actuelle ne clôt pas l'écriture. Elle n'a d'autre intention que de signaler une maturité des contenus et des formes, voire une certaine satisfaction esthétique pour l'ensemble du recueil et chacun des poèmes.

Les premiers poèmes de ce recueil sont tous nés de l'expérience vécue au cimetière russe de Rawdon et décrivent, en fait, le *vœu d'immortalité* tel que l'énonçait Gabriel Marcel à partir de l'expérience de l'amour. Ces poèmes ne veulent pas discuter de la mort, même si plusieurs textes témoignent d'expériences tragiques (poèmes 9 à 17), que le lecteur attentif découvre et que l'arlequin ne comprend jamais : « ...*arlequin divague/ réfléchit dans un miroir de sang* ». (Poème 14)

Les poèmes supposent une suspension presque impossible de la réalité: « *Si tu meurs/ quelque part/ entre ciel et terre/entre le vent et le feu/ à l'instant où nul ne sait/ s'il est nuit s'il est jour...* » (Poème 1) Cette question initiale et un tutoiement permanent marquent tous les textes qui suivent. Se dégage aussi la vision d'une humanité douloureuse, debout près de milliers de sacrifiés et de victimes avec « *un rêve fou/ une parole osée/ l'humain est sacré* ». (Poème 14) De toute évidence, là est la tragédie historique et universelle : qui est humain?

Tout se vit dans un jardin, voisin de celui de la Genèse et à ces espaces que plusieurs créent et entretiennent avec un soin bouleversant. Là, le lieu et l'instant sont fixes et ne permettent pas mille déplacements. Le voyage et le dialogue sont intérieurs. C'est de cela dont témoignent les deux premières sections *Jardin* et *Ombres*. Le survivant visite les siens et interroge sur le destin de l'humain sans obtenir de réponses transcendantes. Même l'Amour garde silence et remplit pourtant tout de paix : « ...*que reste-t-il de la main/ et du chant du soir/ le parfum évanoui d'une fleur fanée/l'amour le souffle le feu/ des étincelles d'éternité/ au jardin de la nuit* ». (Poème 7)

Le rythme et le style changent avec les poèmes regroupés dans *Pèlerinage* (18-25) et *Présence* (27-34). La mobilité est extrême. La route et le mouvement prennent toutes les énergies. Tout le monde marche et va dans tous les sens : « ...à quand mes traces/ sur une mer de neiges/ de vitres givrées/...j'écris mon rêve/ sur l'asphalte et les feuilles/ qui se leurrent sur l'automne ». (Poème 19) C'est bien cette angoisse que répète le poète : « ...un bateau part demain pour la transparence/ montagne très haute face à face/ sans reflet rien/ Amour ». (Poème 26)

Il n'est pas évident qu'au bout du pèlerinage il y ait un sanctuaire et, qu'au désir, réponde la Présence. L'aspiration intérieure à la rencontre et à la réciprocité scande autant le voyage que l'extase. Il ne s'agit pas de délire mais des pas qu'un *souffle* rythme. C'est lui qui soulève et fascine le pèlerin. Cette expérience trouve un sommet et un tournant dans le poème 27 qui rend compte de mes sentiments vécus au tombeau du Christ Jésus dans la Basilique du Saint-Sépulcre, à Jérusalem en novembre 1996. Là, le pèlerin est confirmé dans sa quête et son itinérance. Il reçoit la vocation et le ministère du pèlerinage. Ce qui commence à cet instant est accomplissement, confirmation et envoi : « ...je ne peux plus peiner à partir/ tu m'as fait pèlerin/ de tout instant éternel/...ton pas est le mien/ ô Innommable ». La finale du poème suivant reprend cette joie et cette certitude : « ...ton visage est ma route/ ta voix est mon plus beau chant ». (Poème 28)

*

Le poème final, *Si je nais enfant du monde* (Poème 34), doit l'essentiel de son âme et de son dire à une expérience de baptême collectif, un samedi après-midi de février 1985, à Lima au Pérou. C'est vraiment une hymne à la vie. Il pourrait avoir aussi pour titre *baptême* tellement le vivant prend conscience des dimensions essentielles et infinies de son destin et de son cheminement. Le singulier parle d'universel qu'il sent tellement vif et créateur dans son corps, son cœur et son esprit. On retrouve, en finale, le même questionnement que celui du poème initial, mais en termes de naissance : « *Si je nais/enfant du monde/que l'invisible me donne une âme...* » Que d'Être dans un être. Que d'êtres dans l'Être. C'est, sans l'approfondir, une allusion à l'ouvrage magistral de Maurice Blondel *L'Être et les êtres*.

La fin décide du commencement et initie à l'art de vivre et de marcher. Ce poème n'est pas une conclusion. Il est seulement un petit mot que le jongleur/poète note dans un grand cahier où les pages blanches seront toujours les plus nombreuses et, de loin, les plus mystérieuses. La certitude et le tremblement qui dominent sont ceux de l'épreuve propre à l'Amour. Comment Gabriel Marcel a-t-il pu écrire sur le vœu d'amour et d'immortalité : « *Dire à quelqu'un, je t'aime, c'est lui dire, toi, tu ne mourras pas.* »? Je ne le sais pas. L'affirmation ne cesse de me hanter par sa prétention, son ampleur et sa beauté.

*

I. JARDIN

Si tu meurs
quelque part
entre ciel et terre
entre le vent et le feu
à l'instant où nul ne sait
s'il est nuit s'il est jour

si tu meurs
en voyage
pèlerin de sang et d'eau
recueilli dans la coupe d'un soupir
au bout de ton souffle

je viens dire à ton âme
que je fleurirai
le pays si étroit
où ton corps
comme un grain de blé
sera ensemencé

dans la nuit sombre lente
une lampe brillera sur ta poitrine
rappellera un murmure infini
paroles éternelles vagues profondes
un secret du vaste silence

Amour ne meurt jamais.

Rive d'un fleuve de lumière
le silence occupe tout
les outils sont rangés

près des murs sous les fenêtres
une présence mystérieuse

personne ne bouge
le silence seul bénit la lumière vespérale

le jardinier sème les fleurs et veille les morts
il peint les croix et garde les lampes allumées

qui l'a vu?

dort-il à la fin du jour
avant la nuit tranquille
qui défile pour tout voiler

est-il en voyage
peut-être s'est-il mis à jongler
au jour qui passe à la vie inquiète
au temps incertain à la lumière du soir

et s'il rêvait déjà
le regard perdu dans la première étoile

s'il traversait
un fleuve incendié de secret
s'il gisait dans l'église
affaissé dans l'adoration
prière sans murmure

s'il respirait à peine
chargé d'hommes et de femmes
de la terre
hôtes du souffle.

3.

Si je reviens au jardin
si j'entre et sors
c'est qu'une soif
un feu un vent de mer
me brûlent et me chassent

entre les tombes et les absents
je cherche
une présence un amour
que l'ombre et le silence
ne peuvent ensevelir

je ne l'oublierai jamais

si je reviens au jardin
si je sème les mots et les regards
et tourne les souvenirs
c'est qu'une brise éveille fascine

l'infini passe illumine
je deviens charbon

jardinier
dis-moi où tu l'as mis.

Il fait si froid dans les chambres d'enfer

je ne reconnais plus le pays
la saison est blanche bleue

comment déplacer
ces toiles impassibles d'hiver

dans cette étrange maison
le silence exigü a tout celé
jusqu'à mon nom mon visage

dans la neige et les glaces
la tête d'une croix émerge
rappelle l'ombre les restes

qui peut venir jusqu'ici
se rendre jusqu'à l'âme

de l'autre côté des frontières
je vois une main un visage
un coeur bat trace des mots

l'imprévisible le survenant l'inattendu
vol d'oiseau pas de danseur

la main s'ouvre libère un parfum
un stigmaté d'amour des lettres de feu

n'oublie jamais jamais
quelque part en ce monde
quelqu'un t'aimera toujours.

Qu'il est loin le village
 je n'entends plus les chutes
 ne vois plus le jardin
 ses allées et ses lampes

au voyage de l'absence
 j'hésite entre hier aujourd'hui
 perdu sans tristesse
 dans les heures éphémères

j'ouvre cette porte
 qui donne sur la demeure
 des poussières fidèles

loin proche du coeur brûlant

ne suis-je qu'un errant
 un vagabond sur la terre
 elle-même vagabonde
 entre les mers d'étoiles et les soleils ardents

que reste-t-il de cet instant

ah oui ce long silence
 cet espace brisé ce temps creux
 fenêtres portes de la soif
 un embarras inlassable

reste ta voix
 image fugitive
 racines et fruits des songes

plusieurs mots arrachent la tunique
 transpercent la chair l'âme

la vérité danse entre l'ombre et la lumière

comme la saison a passé.

Le vent glisse et se faufile
 dans l'après-midi tranquille
 le silence infini élève la voix

du continent inconnu de l'âme
 qui souffle sur tes lèvres
 des mots de glaise

qui es venu jusqu'ici
 pour te couvrir de lumière
 de fleurs et de parfums

est-ce toi qui appelles de l'autre côté
 de l'arrière-pays de l'amour
 ou moi qui t'entends enfin

quel long sentier entre ces deux rives

faut-il marcher jusqu'ici
 pour atteindre la pierre le quai
 apercevoir la pointe de l'horizon
 et cette étoile qui se dérobe

ce lieu qui n'est qu'un sillon
 en plein soleil en plein vent
 maison d'un grain d'avoine

je t'abandonne mon silence
 donne-moi ton chant

un souffle incendie nos visages

nos yeux voient tout
 à l'instant de rien.

La nuit habite le jardin
entre l'amour et la mort
rien
à la lueur des ombres
des rêves et des souvenirs
les sens s'aveuglent
une parole fermente dans la main
l'infini cherche dans l'absence
plus de feu ici ni de lumière
la joie transperce le suaire
des ans des blessures
dans ces yeux qui s'éclipsent
la vision change d'espace et de temps
la main parle dans le sommeil
dessine ces rêves
bâtit une demeure à l'immortalité
joue avec l'existence
descendre le fleuve
sur ce bateau rose et fleuri
que les vagues saisissent
poussent jusqu'à la mer
que reste-t-il de la main
et du chant du soir
le parfum évanoui d'une fleur fanée
l'amour le souffle le feu
des étincelles d'éternité
au jardin de la nuit.

Chercher l'invisible
marcher dans l'automne
entre les feuilles et les odeurs

un crayon noir
sur une feuille blanche

la main prend de l'ombre
et trace sur l'horizon
les montagnes le soleil

la maison garde la porte ouverte
les arbres sont verdoyants
les fruits rouges jaunes

dans l'obscurité inexplorée
des cris des plaintes
du sang plein la page
le rêve se couvre de douleurs
de brisements

que de peine amère

comment essuyer les larmes
et les blessures que rien n'efface

le temps se dissipe les saisons défilent
avec l'hiver tout aura disparu
même la trace et la souffrance

le soleil sort de l'ombre et de la mort
fixe la terre l'humain

une question fait trembler

pourquoi.

II. OMBRES

Mourir

dans l'existence nocturne
le sang garde le cœur

dans l'âme
le souffle dit adieu

veille veille sur les étoiles
la lune brillante
les champs trempés et verdoyants

les vies naissent passent
comme des fleuves vifs
des laves de feu

les lampes ont longtemps brillé
la terre s'éteint la vie s'en va

veille veille sur les humains
les regards les mains

les pans du tablier tombent
le service est clos le maître est là

dans l'abîme du cœur
une perle vivante

veille veille sur les humbles
les frères les feux
la maison la porte
la table le pain

l'humain disparaît
semence dans un champ
pollen dans l'abîme
seul pauvre joyeux

face à face parole silence
bénir la vie.

L'ombrelle des roses
accompagne la Vierge à l'Enfant

jour sans soleil
quelques pétales jaunes prêts de s'évanouir et tomber
comme un froissement de bannières oranges
sur un plancher qui sent encore la forêt

la procession s'immobilise
qui oserait un pas de plus vers la mort

l'obscurité est lourde
plus pesante que le sirocco de juillet

la Vierge est plus pâle qu'au pied de la croix
quand l'homme-enfant lui fut remis entre les bras

le sein tressaille et il n'y aucune soif
la violence a brisé les mains blessées

sur son corps plein chaud
repose l'homme vide froid
le corps couvert de marques
les mains pendantes comme des rames cassées

les jambes n'effleurent rien
descendu du ciel des bras de la croix

que la terre t'enfante
tandis que je m'étends sur elle
à fouiller les battements de ton coeur

la lumière me donne vertige
offrir des baisers est un geste sans retour

donne-moi un peu d'ombre
et de vin.

Le matin venait d'apparaître
 il était tard
 cinq heures de l'après-midi
 qui savait la raison de cet égarement

le bourdon sonnait interminablement
 les nuages et la grisaille enténébraient
 les dernières franges du jour

seul avec son ballon endormi
 comme un ange de Pâques
 il se mit à rouler sur le pavé lisse et orange
 une pierre semblable à un soupir

il n'y avait pas eu de matin
 il n'y eut pas de coucher de soleil

le soir emportait la jeunesse
 et tant de questions

est-ce bien le glas qu'on entendait tinter

la pierre trébuchait d'elle-même
 lourde sans élan sur un terrain à l'abandon

à travers le grillage troué
 l'ange venait de prendre la rue en courant

l'après-midi n'avait pas eu lieu
 il était tard

entre les bruits du glas et du ballon
 ceux de la pierre annonçaient la soif

un cri que personne n'étouffait
 grondait comme la vie dans un tombeau.

Nous te ferons une rose
avec des pétales de carton
des feuilles blanches
et des odeurs de lune

tu n'auras jamais tenu
sur ton coeur ardent
une fleur aussi vive

que ton corps
soit un manteau de soie
où les rosées glissent
insensibles avec la neige
sur le flanc d'une colline
engourdie par le froid

nul ne sait si l'heure d'en finir
surviendra durant la traversée

accroche-toi au roseau avant le voyage
la tempête est une demeure
l'âme reçue l'esprit à rendre
sont des risques éternels

au coin de la fenêtre
campe une étoile sans âge
elle n'a peur d'aucune ombre
et attend tous les rêves

si tu étends la main dans l'obscurité
tu recevras une goutte de lumière.

Tenir dans l'ombre des heures
 l'ombre de ton séjour
 vapeur d'un ruisseau qui s'effondre
 dans la chaleur de juillet
 égare son sentier entre les arbres
 et la rivière si proche

depuis longtemps la porte reste ouverte
 le vent dort à la fenêtre
 comme un chien assoupi
 personne ne sait si quelqu'un viendra
 l'espoir s'attend à tout
 et ne voit rien derrière l'horizon

la voix qui appelle s'écoute respirer
 jusque dans le silence

sur les murs pâles
 le soleil transperce les fins du jour
 dessine la fenêtre
 les nuages passagers
 les aiguilles des pins
 et les oiseaux sur les branches

les matins s'étonnent du temps
 bonjour presque bonsoir
 qui ne sera plus là aujourd'hui

un oeil fatigué perce la mort

tu es revenu quand?

Un deuil sans mesure une fête de surcroît

l'arlequin de la place
déchire ses vêtements de couleurs
se ceint d'un bandeau noir

sur son visage décomposé
coulent des larmes épaisses
presque des galets

il a mal à l'humain défait

il pensait rire
plus tôt plus tard
il n'y a qu'une fête ordinaire

il ne se rappelle plus de rien
il était pourtant là
au milieu d'une foule horrifiée

dans un autre camp après un autre camp
il suffisait d'un rire d'un soupçon
sur des lèvres violacées

la mort comme un torrent aveugle
passait repassait sur les innocents

nu
avec son bandeau noir et son bâton
arlequin titube entre les victimes
blessé jusqu'à l'invisible
endeuillé à mourir inconsolable

la journée n'a rien de drôle merci quand même
debout l'humanité douloureuse

arlequin divague
réfléchit dans un miroir de sang.

Une tombe pour tous les morts
unique cimetière du monde

il n'y a plus de temps
il n'y a plus de place

inutile d'inscrire tous les noms
au registre de l'histoire
les inconnus sont trop nombreux
pour ajouter aux privilèges
et aux offenses

reposons en paix

le souvenir est plus fort que nous
nous n'oublierons jamais

nous sommes tous là
unis contre toute dispersion
les vents de folie

sur la tombe unique
écrits avec les peines de tous
un rêve fou
une parole osée

l'humain est sacré.

Sur les toits
les vents de la mer

de l'écume froide
entre les cuisses
sur la poitrine

la lumière remplit le cimetière assoupi
un souvenir nous prend la main

la musique des cailloux sous les pieds
suit chaque pas que nous faisons

chaque arrêt devient un silence
où le souffle parle de la vie à patienter
avant de l'ensevelir

les noms les dates
nous déterrent

dans le mouchoir rouge
avec les grains de blé et les billes de verre
mêlons tous nos regards

l'enfance s'envole dans le vent.

Le cimetière ferme son portail

la rosée du matin
les cyprès les croix grises
bercent les évocations

le souffle flambe
et ne s'éteint jamais dans la brise

le silence soulève
tant de questions avant de les broyer
avec de la poussière et de la salive

l'épouvantail de guenilles
vient d'être couronné
par les oiseaux prédateurs
roi des petites peurs

si le soir voile les sillons
des animaux ricanent fouillent le sol
avant de retourner aux nids
le ventre plein

la colline est fière
l'herbe à peine fauchée s'offre au soleil
le parfum du jasmin jongle

des lézards courent sur des pierres
qui boivent la lumière
comme de l'eau.

III. PÈLERINAGE

Le soir

une terre sans silence
une ville dans ses cris

marcher jusqu'à soi-même

l'heure n'a pas de retard
la nuit s'ébruite

on frappe la porte vibre
il est toujours temps de ne rien dire
de rentrer avec sa soif
de remiser ses rêves ses souvenirs
de fermer l'oeil sur la vie

oublier oublier ce qui aurait pu advenir

le coeur s'en va dans l'âme
comme un feu de forêt et d'herbe séchée

le pèlerin grimpe jusqu'au sommet de la colline
sur une tour vide où l'univers fixe l'origine

se recueillir comme une racine une fleur
un parfum dans le sanctuaire désert

s'il est un désir brûlant
il vient de prendre la mer

le soir fait silence.

Loin des vents
des poudreries blanches
des rêves qui fondent près du feu

loin des mémoires et des maisons
qui s'endorment

loin de la rue où les proches
sont des gouttes de pluie sur les champs
j'étreins la ville effrayée
par les premières fraîcheurs

je débarque
dans tes chuchotements
tes rires tes douleurs

hier c'était la brume
un flanc de montagne
quelques rives près de la mer

je suis sans départ

personne à quitter rien à laisser
tout loge dans le commencement d'amour
première fin du pas à pas

je suis sans adieu

de l'autre côté des portes des murailles
la mort rouge se décompose dans la pénombre

comme la soif la faim
mille visions lucides ont mal au ventre

le soir marche
courbé et grelottant
sur un chemin
qui a nom perpétuel
petite misère

de l'autre côté de la mer
les bruits des canons étouffent les sons des roches
chuter dans l'eau si calme

des peuples s'égarent sur des continents
sans chemin

à quand mes traces
sur une mer de neiges
de vitres givrées

j'écris mon rêve
sur l'asphalte et les feuilles
qui se leurent sur l'automne.

S'en prendre à l'habitude
 les mois sont déplacés
 il n'y a pas de folie
 premier printemps

la terre est transpercée
 comme le coeur par la vie
 la mort toujours

rien à faire
 la mer le soleil
 entre les bras sur la poitrine

aube crépuscule

vivre simplement
 supprimer les parenthèses
 avancer sur la route
 sans multiplier hier demain

il fait beau aujourd'hui
 bonjour bonsoir
 la présence brûle toute l'âme

partir sans cesse
 tomber courir
 la maison est bien à sa place

le pommier fleurit
 j'ai fini une saison
 sans neige sans glace

les brises miroitent sur la mer
 deux passants longent la rive

entre les fenêtres
 trois papillons.

Sur les pierres brûlantes de midi
 nous ne chassons pas comme des lézards

le soleil baigne les feuilles des oliviers
 de lumière vespérale
 d'une brise imperceptible
 fraîcheur de l'avant soir
 silence transparent des fruits

une flaque de clarté colle au plafond
 où l'araignée tisse ses pièges
 et dévore de petits moustiques

la nuit passe
 les villages disparaissent
 attendent les nuits pour allumer les lampes

au miroir plus rien à cacher
 le visage avoue les pages à tourner
 même les points à la fin des phrases

comme une clef ferme une porte
 la vie est évidente une simple fin de saison

ô Toi le seul
 dont l'aveu recueille tous les nôtres
 tu n'es pas là pour un autre
 entre

tant de coquelicots aux pétales fauves
 ailes de papillons pierres de lunes
 voiles de navires épis au vent
 gouttes de clarté neiges des cimes

un colibri fait frissonner
les parfums et les couleurs

debout au milieu des champs de joie
retourne les sillons et visite les vignes

voir qui n'est qu'aimer

au-delà de cette frontière
je ne reviendrai plus
je n'ai de pays qu'en avant

un feu dans le coeur
suffit pour toute la route
l'égaré compte ses pas
pour retrouver ce qu'il a perdu

une seule cloche et tant de villages

qui sait qu'il a tant fallu
continuer vivre
il ne nous reste que cela
voir aimer

ce soir
toute la lune avec son écume de prophéties
sa main sur les océans les champs les montagnes
sa lueur à travers la fenêtre de la chambre étonnée
son voyage de l'orient à l'occident

ce soir
oui.

De la lumière sur ton visage

tu m'as donné un bâton
pour une route de montagne
des sentiers étroits des roches aiguisées
de la terre boueuse

là-haut reste invisible
les nuages encerclent les cimes

tu ne me fais rien voir
je n'entends que ta voix

tu ne parleras pas inutile de supplier
une miette une poussière de réponse

tu n'as d'autre désir je n'ai d'autre réponse
que mon coeur étrange pur

je ne suis inquiet ni de toi ni de moi
la route est brisée

une grande toile blanche monte la garde
de l'envers des temps présents

me conduis-tu ici
pour me tenir ailleurs

ce que j'ai d'âme gît mêlé
à la poussière et aux larmes

je sais que tu sais

ton visage est ma lumière
ô tendresse de l'essentiel

pain quotidien bâton d'éternité.

Le vent

une feuille dans le vent
libre légère
invisible presque

mon souffle
dans l'air brûlant de juillet

quelques gouttes d'eau
des poussières du temps
le sol sent la lourdeur

entre les herbes et le premier gel
la feuille frémit brusquement
s'enchâsse dans la glace transparente

la liberté patiente sous les neiges

qui sait peut-être
le printemps viendra bientôt

midi

le voyage n'est pas fini
lumière éveil
l'âge la saison ne font que passer

s'asseoir
écouter des paroles
douces vraies

là tout est sans adieu.

Les roses
s'enferment dans le dernier instant

la porte
est close et dans le jardin parfumé
la fontaine
parle toute seule avec la nuit

le pèlerin
fatigué du jour s'appuie sur un mur

le vent
plus froid que les souvenirs de mai
souffle
sur les premiers pétales fanés

la poussière
des champs et des arbres valse

le vertige
saisit le coeur infini et la main
le reste
s'oublie entre l'appel et l'envoi

l'instant
s'effrite comme les ailes d'un papillon.

Encore faire pèlerinage
 dévoiler la fin
 icône brûlante sur la prunelle
 de nos yeux

le bateau n'est jamais le même
 secret vers quelle île me conduis-tu

dans le voyage où nous n'arrêtons jamais
 comme j'aimerais que tu cesses de partir
 avec la part la plus tendre des souvenirs

je me rendrai seul où je ne sais rien

après les pluies d'hier
 de grandes cavernes des maisons étendues
 à sécher

le soleil est trop haut
 pour qu'une étoile nous parle

la mer est sans barque
 les vagues frôlent les nuages
 le vent s'engouffre dans l'âme

ô visage
 poursuis le reflet de toute lumière

sans la main de l'Amour le voyage est trop pur
 pour un homme brûlé d'étoiles de sang de vagues

il y a des jours où le pas le plus proche
 s'avance infiniment dans le vertige

je suis à pied dans le rien et l'infini
 tout à coup un point s'efface
 l'île disparaît à l'horizon.

Matin splendeur

le visage de la défiguration s'efface
 comme un tronc mort brûle au champ
 avec les feuilles et les fleurs sèches
 des pages de souvenirs
 un vêtement inutile

le soleil se lève à la frange de l'usure
 à la bordure des horizons défaits
 les nuits s'évanouissent
 avec l'extrême le mensonge
 et la poussière d'un masque

tout part en voyage
 matin liberté départ

je laisse la chandelle allumée
 pour éclairer le soleil

que peut-on voir
 dans un miroir abîmé
 par des plaques de poussière

je n'ai rien vu

le visage d'hier se dissipe
 avec les rosées du matin
 l'âge hésite devant sa nudité

attendre l'instant
 avec un goût d'orage de tempête
 blessé par le destin excessif

un bateau part demain pour la transparence
 montagne très haute du face à face
 sans reflet rien

Amour.

IV. PRÉSENCE

27.

Revenu

marqué pour toujours
ton nom à mon nom
mes pas dans tes pas

j'ai franchi la grande frontière
pénétré dans le temple
touché la frange du divin
goûté ton Nom

à demeure je sors
je parle à mon âme
qui t'écoute inlassablement

je ne suis pas d'un autre monde
tu m'habites
je vais je viens
dans l'ombre de ta lumière

je ne quête pas ton regard

tu es là
amour qui remplit tout
le jour la maison l'autre
souffle feu source

je t'ai vu je te vois

je ne veux plus peiner à partir
tu m'as fait pèlerin
de tout instant éternel

ton pas est le mien
ô Innommable.

Je suis pèlerin
d'où je viens où je vais
me sont un profond secret

je regarde le temps le lieu
j'entends le chant de l'autre rive

pas à pas je marche
chargé de souvenirs et de poussières
d'avenirs et d'éternités

prends patience
ô toi qui m'aimes
tiens ouverte la porte de l'amour
j'arrive dans ta lumière
je ne tarderai point

le soir tombe
je vois ta clarté

oui je suis pèlerin
je sais ta présence
ne vois que ton visage

est-ce ici ton plus beau jardin

ton visage est ma route
ta voix mon plus beau chant.

Un dernier regard
sur la lumière du soir
voile de transparence
sur les tombes les croix

la barrière ouverte
montre une autre route

le gravier émiette nos pas
nous sommes dans la rue
fermons la porte doucement
n'éveillons personne

un chant tranche l'âme

la vie passe
comme un son
un battement d'aile
un vol d'oiseau

les sens-tu vibrer

le temps d'être saisi
touché jusqu'à l'âme

peu de traces

ta présence
que ta présence.

L'île d'émeraude
scintille entre les rives
d'un fleuve bleu

regarder l'horizon
les montagnes le ciel peut-être
un cap où toutes les présences
surgissent et disparaissent

sur les grèves de l'île
songeur entre deux saisons
un âge prend fin
un autre demande à naître

dire oui à tout appel
quitter le sentier parcouru
faire un pas sur une route inconnue
dans la maison du cœur quitter l'abri fragile
fouler l'immensité
jongler

debout assis à genoux
les deux mains à la peine du jour
blotti et ramassé dans la barque de l'instant
vivre

entre l'île d'émeraude
et l'océan qui commence
que nos âmes se voient enfin
et se touchent.

Ouvrir le coeur
mettre la parole entre nous
sentir la peine des mains

casser le regard
coup d'oeil sur l'horizon
enjambée dans la plaine

promenade du matin

quand la terre est trempée
chaque pas laisse des traces

l'heure du jardin semble bien loin

monter à bord du premier navire
entreprendre le grand voyage

chaque regard est un fleuve
un départ un pèlerinage

les yeux viennent de si loin
s'en vont sur les ailes des outardes
vers les terres du nord et les bancs de glace

là-bas si loin là-bas
dégager la route le fleuve
dire adieu à l'inutile

saluer l'horizon le continent
inaugurer l'immensité
goutte d'eau océan

reçois les mots les visions
respire les odeurs des vagues
entre libre et souverain dans la mer.

Un étranger
attend à la porte du temps
aux frontières des saisons
le soleil trop bas

sur ses lèvres rien n'est tu
le coeur n'a pas assez brûlé

sur l'ombre des yeux
dans l'océan d'un regard
une tache solaire

au loin un grand secret
comme un vol d'oiseaux
mille battements d'ailes
mille cris mille voyages

sur l'ombre des yeux
un rayon de lumière
une tache solaire

un voyageur rempli de liberté
s'avance vers le coeur
blessé transparent

devenir pèlerin sur la route
naître dans la naissance.

Si je nais
 enfant du monde
 que l'invisible me donne une âme
 qu'il dessine mon visage
 sur mes yeux qu'il jette le soleil
 dans mes narines le vent la mer

si je nais
 enfant du monde
 que la terre m'ouvre sa maison
 avec ses étoiles ses montagnes
 sa forêt ses eaux ses jours
 et cette route où faire mon pèlerinage

si je nais
 enfant du monde
 que l'humain m'ouvre ses bras
 où rire quand il est fête
 où pleurer quand la mort passe
 et s'il est l'heure de l'amour reposer

si je nais
 enfant du monde
 que la nuit me donne son secret
 et l'art du feu
 que je veille quand la ténèbre est épaisse
 et que l'aurore hésite d'apparaître

si je nais
 enfant du monde
 que l'invisible me recueille
 quand je serai devenu moisson
 à l'heure du chant du soir
 dernier souffle dans la terre de l'amour

si je nais
enfant du monde
que je commence d'être vivant humain
là où d'autres décident de nuire tuer
que l'appel du désir laboure
cette terre où tout peut encore naître

si je nais
enfant du monde
que la frange de l'horizon s'ouvre
qu'Il m'appelle Celui qui m'a fait
qu'enfin je vois Celui qui m'a fait voir
et sur ma face que resplendisse son visage

si je nais
enfant du monde
que l'heure de passer soit une fête
quelque chose comme bonjour bonsoir
n'est-ce pas que la vie fût belle
n'est-ce pas que Dieu est beau

si je nais
enfant du monde
que le départ et l'arrivée
cet instant entre deux saisons deux mondes
déchirent le voile du temple
et que je naisse enfant de Dieu

si je nais
enfant du monde
quand je serai face à face homme et Dieu
s'il est possible que je serre dans mes bras
l'humain la terre que j'aime
que tout me soit un
puisque je n'ai trahi personne rien.

DÉPLOIEMENTS

I. JARDIN

1. si tu meurs 2. jardinier 3. un feu un vent de mer
4. chambres d'enfer 5. la saison a passé 6. dans l'après-midi tranquille
7. la nuit au jardin 8. pourquoi

II. OMBRES

9. veille veille 10. vertige 11. tombeau 12. goutte de lumière
13. quand 14. miroir de sang 15. *l'humain est sacré*
16. l'enfance dans le vent 17. comme de l'eau

III. PÈLERINAGE

18. prendre la mer 19. petite misère 20. trois papillons
21. toute la lune avec son écume 22. ton visage ma lumière
23. le souffle nous reprend 24. comme les ailes d'un papillon
25. l'île à l'horizon 26. Amour

IV. PRÉSENCE

27. pèlerin/ Hajj 28. je suis pèlerin 29. un dernier regard
30. île d'émeraude 31. ouvrir le cœur 32. une tache solaire
33. si je nais enfant du monde